

CHAPITRE PREMIER

Une évasion sanglante

Heinrich von Verschtaufen, détenu bien particulier, occupait une cellule tout aussi particulière dans le quartier bas de la prison de la Santé : aménagée après la fin de la guerre au fond du bloc A, sans autre ouverture que sa porte, et entièrement doublée d'antimage, ce métal faërien qui était plus ou moins à la magie ce que le plomb était aux radiations. Aucun enchantement n'eût su la traverser dans l'un ou l'autre sens : Verschtaufen, soupçonné d'être magicien, eût été incapable d'y jeter un sort affectant le monde extérieur, pas plus qu'un sorcier du dehors n'eût pu le prendre, lui, pour cible. Ce fut donc de manière tout à fait anodine et sans aucune intervention magique que, le lundi 4 novembre 1963 au soir, lui furent communiquées les instructions qu'il devait suivre en préparation de son évasion.

Les lois sur la magie, en vigueur depuis 1946, permettaient de garder à l'isolement tout détenu soupçonné de la pratiquer. Elles ne le privaient cependant pas du droit d'être représenté par un avocat — en l'occurrence maître Francis Renard, un ténor du barreau devenu célèbre en défendant nombre de personnalités controversées, dont une poignée de collaborateurs notoires après la Libération. Cette affaire était donc bien dans sa manière : nul ne s'étonnerait de la voir entre ses mains ni ne chercherait trop à savoir qui payait ses honoraires. Si on s'intéressait au sujet, de toute façon, on tomberait sur une première société écran qui en cachait une seconde, et il faudrait pour remonter jusqu'à Antoine Duchard une enquête extrêmement serrée que personne n'avait de raison d'entamer.

Maître Francis Renard se présenta à la Santé vers cinq heures de l'après-midi et fut escorté jusqu'à la cellule de son client par le directeur en personne, muni des clefs, ainsi que par deux gardiens colossaux qui, dépourvus d'uniforme mais bourrelés de muscles saillants, se révélèrent être des trolls. À deux de leurs semblables, un Verschtaufen armé et libre de ses mouvements s'était récemment rendu ; il était donc peu susceptible de tenter une sortie face à ces deux-là dans sa situation présente.

Le directeur ouvrit le judas de la cellule, vit le prisonnier sagement assis sur sa couchette, déverrouilla la porte pour faire entrer l'avocat, et la referma derrière lui.

À Renard, il sembla qu'Heinrich von Verschtaufen avait pris plusieurs années depuis leur dernier entretien deux jours plus tôt. Ses cheveux et sa barbe étaient déjà blancs comme neige, mais il paraissait aujourd'hui plus voûté, plus ridé, et il avait le regard moins clair — bref il faisait davantage ses sept décennies. La détention, sans doute, ne lui réussissait pas, ce qui pouvait se comprendre.

« Tiens, maître Renard... » commença l'Allemand. L'avocat serra les dents, se préparant à la suite, mais il en fut pour ses frais. « Quel bon vent vous amène ? Je pensais que nous ne devions nous revoir que demain. »

Il fallait reconnaître une chose aux étrangers, songea Renard, ils n'avaient pas appris par cœur les Fables de La Fontaine à l'école, ce qui s'avérait parfois reposant.

« Asseyez-vous, je vous en prie, continua Verschtaufen en désignant l'unique chaise que comptait la cellule.

— Inutile, je ne reste pas. » L'avocat eut un sourire ironique qui enlaidit son visage aux lèvres fines. « Pour amuser la galerie, j'ai un ou deux pouvoirs à vous faire signer, mais je suis surtout là pour vous transmettre un message oral et, comme on n'est jamais trop prudent, je préférerais vous le chuchoter à l'oreille. »

Le visage du prisonnier s'éclaira : l'annonce ne paraissait pas le surprendre outre mesure. « J'ai failli attendre », marmonna-t-il, prouvant ainsi que, de la France, il maîtrisait mieux l'histoire que la littérature. Il voulut se lever d'un bond, ce qui le révéla ankylosé car, plutôt que de se redresser fièrement, il chancela et dut s'appuyer au mur pour ne pas perdre l'équilibre. Après avoir fait jouer deux ou trois fois ses vieux genoux, il s'approcha enfin de son visiteur, qu'il dominait d'une demi-tête, si bien qu'il dut se pencher pour en recevoir les confidences. L'avocat souffla deux phrases brèves auxquelles Verschtaufen répondit par un hochement de tête, et qu'il ne lui demanda pas de répéter. Trois minutes encore, pendant lesquelles l'ancien SS signa plusieurs papiers que ni l'un ni l'autre ne pensaient devoir être utiles un jour, puis

maître Renard s'en alla.

Après son départ, le prisonnier retourna s'asseoir sur sa couchette. Son attitude, toutefois, avait changé. Dans son regard, l'abattement avait cédé la place à un espoir mêlé d'excitation. Comme cessait de peser sur lui le fardeau de l'incertitude, une intense fatigue ne tarda pas à le submerger : la tension qui l'empêchait de dormir correctement depuis qu'il était dans cette cellule venait de le désorienter et le sommeil l'appelait. Il ne résista pas et s'allongea sur le dos, fermant déjà les yeux : le lendemain, concentration et force lui seraient nécessaires ; pour l'une comme pour l'autre, mieux valait qu'il fût bien reposé.

Au bout d'une minute, il dormait. Quelques heures plus tard, on lui apporta son dîner. L'ouverture de la trappe dans la porte par laquelle on glissa son plateau le réveilla mais il ne fit pas l'effort de se lever, se retourna et se rendormit — cette fois jusqu'au matin.

Le gardien qui lui apporta son petit-déjeuner constata que le dîner n'avait pas été touché et lança une question brève, à laquelle Verschaufen répondit qu'il n'avait pas faim, ce qui était faux, et qu'il avait mal au ventre, ce qui n'était pas encore vrai. Le gardien haussa les épaules, reprit le dîner, laissa le petit-déjeuner, et s'en alla.

L'Allemand attendit encore quelques minutes, tout au plus un quart d'heure, minutes durant lesquelles il se cuirassa pour l'épreuve qui l'attendait. La douleur était une vieille amie, mais il préférerait de beaucoup l'infliger que la ressentir. Toutefois, il ne pouvait reculer : l'instruction reçue la veille au soir, faute de lui en dévoiler les détails, le laissait deviner quel genre d'opération se préparait et, pour obtenir le résultat voulu, une simulation ne suffirait pas ; on se méfiait trop de lui pour croire en sa bonne foi.

Demeurant allongé sur sa couchette, prenant soin de ne pas toucher la paroi en antimage de la cellule, il entreprit donc de se rendre malade. Tandis qu'il marmonnait une espèce de mantra, ce que d'aucuns auraient appelé une incantation, destinée à chasser de son esprit tout ce qui n'était pas le but recherché, il puisa dans la magie que contenait le réduit : il n'y en avait guère, mais néanmoins autant qu'il s'en pouvait trouver en vingt mètres cubes d'air ; dans les molécules d'humidité, dans les micro-organismes, dans les quelques insectes qui résidaient là clandestinement... et dans le corps même de l'unique occupant officiel des lieux. Cela, l'antimage ne pouvait l'empêcher de l'utiliser. Oh, il n'y aurait pas de quoi contacter une autre dimension, sûrement pas non plus de quoi fasciner un esprit fort, peut-être pas seulement de quoi tordre une grosse barre de fer. Mais il y aurait assez pour ouvrir une serrure, se faire obéir d'un animal pas trop malin... ou provoquer l'effet alors recherché par Verschaufen.

Au bout de cinq secondes à peine, il ressentit la première pointe de douleur. Deux minutes plus tard, la magie avait fait son office et l'ancien SS, recroquevillé en chien de fusil sur sa couchette, les mains pressées sur le bas-ventre, appelait à pleins poumons.

Il ne fallut pas longtemps pour que le judas s'ouvre, révélant le visage d'un gardien furieux. « Ben alors, le Chleu, ça va pas de gueuler comme ça, non ? » lança-t-il sans aménité.

Verschaufen tourna vers lui un visage blafard, déformé par la douleur. « Un... médecin... articula-t-il.

— Oh, hé, à d'autres ! s'esclaffa le gardien. On nous a prévenus que tu essaierais de nous bluffer.

— Mais je vais... crever... merde ! »

Le judas se referma. Bien que l'Allemand eût prévu cette réaction, ce fut avec une colère authentique, alimentée par le fer rouge torturant son ventre, qu'il injuria copieusement dans sa langue maternelle le cerbère insensible. Ses cris, toutefois, ne tardèrent pas à redevenir inarticulés, et on dut les entendre dans toute la prison car ils montèrent en puissance, d'autant plus crédibles qu'il n'eût pu s'empêcher de les pousser à intervalles plus ou moins réguliers, même s'il l'avait voulu.

Le gardien finit par s'aviser de cette crédibilité et rouvrit le judas avec une expression moins blasée que la première fois. Il découvrit le visage figé du prisonnier qui, sous ses yeux, sans chercher à se lever pour rejoindre la cuvette des toilettes, parvint tout juste à se tourner pour vomir par terre et non sur lui. Vomir peu de chose, au demeurant, puisqu'il n'avait rien mangé, mais il fut cependant animé de plusieurs spasmes qui paraissaient douloureux. Pris d'un doute, le gardien estima enfin utile d'en appeler à une autorité supérieure.

Quelques minutes plus tard, la porte de la cellule s'ouvrait et le médecin de la prison entra, sa

trousse à la main. Les mêmes deux trolls ayant accompagné l'avocat la veille demeurèrent à l'extérieur, annihilant par leur carrure impressionnante tout espoir de sortie, mais Verschtaufen eût été incapable de marcher même si le chemin avait été dégagé et si la porte avait donné sur la liberté.

Le praticien fronça les sourcils dès qu'il vit la face pâle torturée qui l'accueillit. Il nota d'un coup d'œil la position des mains du prisonnier et, dès qu'il arriva près de lui, lui posa la main sur le front.

« Vous avez de l'appétit ? interrogea-t-il.

— Je... je... balbutia l'Allemand, avant de lâcher un cri qu'il tentait pourtant de retenir en présence du praticien.

— Il n'a rien mangé depuis hier midi, répondit pour lui le gardien ordinaire, qui s'était glissé entre les deux trolls. J'ai cru qu'il voulait se faire plaindre.

— Idiot... marmonna le médecin sans que le bénéficiaire de l'injure pût l'entendre, avant de se retourner et de lancer d'un ton de commandement : Cet homme est en train de faire une péritonite. Il faut le transférer à l'hôpital et l'opérer d'urgence, sinon il risque la mort. Allez prévenir le directeur !

— Mais... mais vous êtes sûr qu'il ne simule pas ? On nous a dit...

— Il pourrait simuler la douleur, pas la fièvre. Allez ! »

Le dernier mot ayant été presque crié, le gardien tourna les talons, passa de nouveau entre les trolls et partit à toutes jambes.

« Mer... merci docteur... balbutia le malade.

— Ne vous fatiguez pas à parler, renvoya le médecin. Essayez de vous calmer. Je suis le docteur Morrisset. On va vous transporter à l'hôpital Cochin où on confirmera, je pense, mon diagnostic, et où on vous opérera. Je vous accompagnerai dans l'ambulance pour m'assurer que toutes les mesures nécessaires sont prises à l'arrivée. »

Morrisset était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux encore noirs mais ne traçant plus qu'une mince couronne autour d'un crâne dégarni. Ses traits marqués et ses yeux bruns pétillants révélaient volonté et intelligence. Quant à sa compétence, elle était attestée par le fait qu'il eût reconnu sans hésiter le mal qu'avait provoqué le prisonnier. C'était sans doute du gâchis, songea Verschtaufen : si le médecin venait bel et bien avec lui, il ne soignerait plus jamais personne. Ne voyant aucun moyen de refuser sa présence sans attirer ses soupçons, toutefois, l'Allemand cessa de s'en préoccuper. Après le docteur Oster, il faisait décidément une grande consommation de praticiens, ces temps-ci, se dit-il, tandis qu'une nouvelle pointe de douleur aiguë arrivait à point pour le dissuader de sourire.

Un quart d'heure plus tard, deux ambulanciers à peine moins épais que les trolls, envoyés par l'hôpital, déposaient le prisonnier sur une civière et le convoaient jusqu'à leur véhicule qui attendait dans la cour. À l'arrière prirent place, outre le malade sanglé sur sa civière, le docteur Morrisset et un policier en uniforme muni d'une mitrailleuse. Un motard de la Sûreté ouvrirait la marche, deux autres la fermeraient, plus pour parer à toute éventualité que pour fendre une circulation toujours fluide à pareille heure — d'autant que le chemin ne serait pas bien long : l'entrée de l'hôpital se trouvait dans la première rue parallèle à celle de la prison ; si tout allait bien, aller de l'une à l'autre ne prendrait pas cinq minutes.

Gyrophare et sirène en action, le convoi partit avec l'assurance que donne la certitude d'avoir la police de son côté, et remonta la rue de la Santé jusqu'au boulevard de Port-Royal, qu'il suivit dans l'intention de prendre sur la gauche la rue du Faubourg Saint-Jacques, sa destination.

Ce fut au carrefour que se déroula l'attaque.

L'affaire avait été minutieusement préparée et mise en place en un temps record. On savait à quelle heure Verschtaufen devait se rendre malade, puisqu'il avait reçu des instructions en ce sens. À partir de cette heure-là, on avait été sur les lieux, prêt à agir au bout de cinq minutes ou à attendre deux heures s'il le fallait. Un des gardiens de la Santé n'avait rien à refuser au commissaire Franchet, lui-même débiteur d'Antoine Duchard, aussi avait-il appelé dès le départ du convoi le numéro qu'on lui avait communiqué — une cabine publique du boulevard de Port-Royal, que plusieurs hommes faisaient mine d'utiliser tour à tour pour en éloigner les passants innocents. Celui qui avait décroché s'était entendu communiquer le nombre de motards et leur disposition — le seul détail qui les concernât, ses camarades et lui : ce qu'il y avait dans l'ambulance n'était pas de leur ressort. Il avait regagné au pas de course une Volkswagen volée garée sur le boulevard, au-delà de l'intersection. Avant d'y monter et de communiquer ses informations

aux hommes qui s'y trouvaient, il avait adressé un signe de connivence au chauffeur du fourgon Citroën non moins volé, garé juste derrière, lequel démarra aussitôt.

Quelques secondes plus tard, le convoi débouchait face à eux, aisément reconnaissable de loin. L'homme qui avait répondu au téléphone demeura au volant de la Volkswagen, dont les deux autres occupants sortirent d'un même mouvement, le chapeau bien enfoncé sur les yeux, une mitrailleuse dissimulée sous leur imperméable ouvert. L'un partit sur le trottoir de droite, l'autre traversa la chaussée pour rejoindre celui de gauche, tous les deux marchant d'un bon pas.

Au moment où le motard de tête tournait dans la rue du Faubourg Saint-Jacques, trois événements se produisirent simultanément : le fourgon Citroën quitta d'un coup sa place de stationnement, s'attirant un furieux coup de klaxon de la DS qui arrivait derrière lui et faillit l'emboutir ; les deux hommes armés renvoyèrent en arrière les pans de leur imperméable et révélèrent leur mitrailleuse en position de tir ; un autre homme, que les premiers ne connaissaient pas, quitta le porche sous lequel il se tenait immobile depuis plusieurs heures sans attirer aucune attention, et se dirigea vers le carrefour d'un pas égal.

Le conducteur du fourgon avait mis le pied au plancher, filant droit sur l'ambulance parvenue au milieu de l'intersection. L'infirmier assis sur le siège du passager vit arriver le grand véhicule gris : ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'ouvrit sur un cri qui fit prendre conscience du danger à son collègue au volant. Si le conducteur avait une chance d'échapper au véhicule bélier qui fonçait sur lui, toutefois, il la perdit au moment où il freina d'instinct en voyant s'abattre sur son chemin le premier policier, projeté au milieu du carrefour par la rafale de mitrailleuse qui venait de le toucher en plein torse.

Les deux motards de queue dépassèrent l'ambulance, qui par la droite qui par la gauche, pour se rendre compte de la situation, tout en empoignant l'arme de poing qu'ils portaient sur la hanche. Ni l'un ni l'autre n'eut le temps de la sortir de son étui : sans hésiter, non parce qu'ils y étaient obligés mais parce qu'ils avaient prévu depuis le début d'agir ainsi, les tueurs aux mitraillettes firent feu et criblèrent instantanément de balles leurs deux cibles.

À l'instant même où les motos privées de conducteurs tombaient sur le côté et partaient en de spectaculaires glissades assorties de gerbes d'étincelles, le fourgon percutait de front l'ambulance et la renvoyait en arrière de plus de cinq mètres, tandis que les deux infirmiers aux yeux écarquillés, projetés en avant, se fracassaient le nez contre le pare-brise.

Sans attendre, le conducteur de la camionnette bondit par la portière qu'il avait pris la précaution de laisser ouverte, de crainte qu'elle ne se bloque au moment du choc. Imité par les deux hommes en imperméable, dont la mitrailleuse n'était plus en vue, il courut à la Volkswagen. Tous les trois s'y engouffrèrent sans hésiter alors qu'elle démarrait déjà.

Sur les deux grands axes, la circulation s'était interrompue. Les automobilistes avaient d'abord vu la collision, puis s'étaient avisés de la chute des motards, des taches écarlates qui marquaient leur poitrine, et ils avaient freiné — en partie par répulsion, en partie par raison : tenter de traverser le carrefour à cet instant, c'était risquer de percuter un véhicule ou de rouler sur un cadavre.

Le conducteur de la Volkswagen n'avait pas de tels scrupules : il démarra dans un crissement de pneus, roula bel et bien sur les jambes du premier motard abattu — d'ores et déjà déjà passé de vie à trépas — et s'engagea dans la rue du Faubourg Saint-Jacques, qu'il quitterait vite pour la voie transversale où attendait une autre voiture. Laisant dans la première armes, impers et chapeaux, tous dépourvus de marques et de signes distinctifs, les quatre hommes n'auraient plus qu'à monter dans la seconde pour adopter une allure respectable avant que n'arrivent sur les lieux les premiers renforts de police.

Dans l'ambulance, Heinrich von Verschaufen n'avait pas attendu la collision pour se débarrasser de l'inconfort qu'il s'était lui-même infligé — il ignorait d'ailleurs quelle forme prendrait son évasion. Ayant pris soin de gémir à mi-voix avant même d'être hissé à bord, il s'était mis à « incanter » dès le départ du véhicule, doutant que le médecin et le policier armé qui l'accompagnaient fissent la différence entre la Vieille Langue et une plainte inarticulée. Ainsi avait-il prestement dissipé le sort précédent : les effets de sa péritonite, fièvre et douleur, s'étaient aussitôt évanouis, mais il n'avait bien sûr pas cessé de gémir ni de se tordre sur sa civière. Il se tenait prêt à neutraliser un de ses deux compagnons si cela s'avérait nécessaire, mais il ne pensait pas que ce serait le cas.

L'ambulance était presque à l'arrêt quand le véhicule-bélier la percuta, et le fourgon lui-même n'avait pas eu le temps de prendre beaucoup d'élan, mais le but était d'immobiliser, pas de détruire. Le choc, s'il fut assez violent pour envoyer les deux infirmiers s'assommer contre le pare-brise, ne fit que déséquilibrer le docteur Morrisset et le policier, lequel se redressa aussitôt en entendant les rafales de mitraillette, les cris et le vacarme des motos qui tombaient. C'était un jeune type de moins de trente ans, au visage en lame de couteau, blême mais calme.

« On nous attaque ? s'exclama le médecin, incrédule. C'est le Far-West, ici, ou quoi ? J'espère que vos collègues vont mettre bon ordre... »

— Ils sont morts, articula le policier en déglutissant avec peine.

— Quoi ? » Morrisset jeta un coup d'œil aux rideaux baissés devant les vitres de l'ambulance. Qu'est-ce que vous en savez ? »

Comme il faisait mine de soulever un des petits rectangles de toile, l'autre l'arrêta d'un geste et d'un « non ! » péremptoire.

« Il y a eu trois rafales de mitraillette, aucun coup de pistolet, expliqua-t-il. Si mes collègues n'ont pas riposté, c'est qu'ils ne le pouvaient déjà plus... Maintenant, tout ce qui nous protège, c'est que ces gens-là ne sachent pas où nous sommes placés exactement, sinon ils tireraient à l'aveuglette.

— Et vous... vous n'allez pas sortir ?

— Mes ordres sont de rester dans l'ambulance. » Il vérifia que sa propre mitraillette était prête à tirer et la pointa vers la portière arrière, les dents serrées.

« Mais que veulent-ils donc ? insista le médecin. Ça ne peut pas être lui... » Il désigna l'Allemand. « Comment auraient-ils pu savoir que... » Il marqua un temps d'arrêt puis reprit plus bas, pour lui-même : « Ou alors il simule, mais la fièvre... comment... » Il lui semblait que la réponse allait se présenter à son esprit si seulement il y réfléchissait encore un peu, mais il n'en eut pas le temps : des pas résonnèrent à l'extérieur de l'ambulance dont l'arrière s'ouvrit quelques secondes plus tard.

« Attention, je suis armé et je n'hésiterai pas à tirer ! lança le policier avant de même de savoir qui avait manœuvré la poignée.

— Hé, déconne pas ! lui lança le motard casqué qui apparut dans l'ouverture. Ces fils de putes ont filé mais les copains sont mal en point. J'ai besoin de toi, vite ! »

Les occupants de l'ambulance, à l'exception du faux malade, se détendirent. L'agent à la mitraillette, trop soulagé pour se rappeler ses propres déductions antérieures, baissa son canon, remit le cran de sûreté et se plia en deux pour sortir du véhicule.

Au moment où il arrivait au niveau de son collègue, qui lui tendait la main pour l'aider à sortir, il eut un haut-le-corps, et un flot de sang jaillit de sa gorge soudain ouverte, tandis que ses yeux s'écarquillaient de surprise et de douleur. Au moment où il s'effondrait sans un cri, le médecin eut la surprise de voir le motard s'évanouir sans laisser de trace. À sa place, quoique pas tout à fait au même endroit — il n'y avait pas métamorphose mais illusion disparaissant au profit de la réalité —, apparut une espèce de géant à la peau cuivrée et aux longs cheveux noirs qui tenait en main le couteau à large lame venant d'égorger le policier.

« Désolé, docteur, déclara Verschtaufen en se levant. Il aurait mieux valu que vous ne veniez pas. Vous comprenez que nous ne puissions laisser de témoins derrière nous, n'est-ce pas ? »

Quand Morrisset s'avisait de ce que signifiaient ses paroles, le couteau de l'assassin était déjà entré en action. Dire que le médecin n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait serait exagéré mais, à tout le moins, il ne souffrit guère.

« Viens, vite ! » intima Huayna Medina-Flores à l'homme qui était toute sa famille depuis l'hiver 1943.

Il l'aida à descendre de l'ambulance et le soutint ensuite, tandis qu'ils s'en éloignaient. L'Allemand était encore solide sur ses jambes, mais son séjour en prison l'avait éprouvé, et la comédie qu'il venait de jouer plus encore : quoique provoquée par lui-même, sa maladie était réelle ; conserver la maîtrise de ses actes tout en luttant contre la douleur l'avait vidé de ses forces. Par chance, ils n'avaient pas loin où aller : la 404 blanche que Huayna avait louée la veille — le plus légalement du monde, si l'on voulait bien oublier l'usage de ses faux papiers au nom de Juan Ramirez — était garée sur le boulevard de Port-Royal,

au-delà du carrefour, dans le sens qui s'éloignait de la Santé. Ils la rejoignirent sans perdre de temps mais sans courir non plus. De toute façon, les quelques témoins qu'avait la scène ne les voyaient pas, pas plus qu'on n'avait vu Huayna lorsqu'il attendait sous son porche ni quand il avait rejoint l'ambulance.

Pour la millième fois, Heinrich von Verschtaufen se félicita d'avoir recueilli et élevé comme son propre fils ce rejeton d'une de ses maîtresses passée de vie à trépas. L'Allemand était un assez bon sorcier, la mère du jeune bolivien avait été une sorcière de talent également, mais Huayna les surpassait tous les deux de très loin. Eux avaient étudié longuement pour acquérir leurs pouvoirs, lui en disposait de manière innée — quoique l'étude lui eût permis d'étendre ses dons, de mieux les maîtriser. Manipuler l'énergie magique ambiante lui était aussi naturel que respirer, et son talent le plus développé lui permettait d'influencer les perceptions de son entourage, procurant des hallucinations visuelles ou auditives, voire olfactives, tactiles, ou dissimulant au contraire la réalité sous un voile pudique. Entre les automobilistes arrêtés des quatre côtés du carrefour et les curieux à leur fenêtre, il sentait la présence immédiate de vingt-six personnes exactement. Il ne pouvait toutes les influencer en même temps, son pouvoir n'allait pas jusque-là. mais, calculant son itinéraire avec soin, il s'arrangea pour que son père adoptif et lui ne se trouvent jamais dans le champ de vision de plus de sept ou huit témoins à la fois, un nombre qui n'était pas hors de sa portée.

Huayna au volant, Verschtaufen allongé sur la banquette arrière, la 404 démarra et s'éloigna sans hâte excessive. Dès qu'ils furent assez loin pour ne plus être automatiquement associés à l'incident du carrefour, le Bolivien relâcha son emprise mentale. À présent, sauf contrôle de police, ils ne craignaient plus rien — et, en cas de contrôle, les flics verraient ce qu'il voudrait qu'ils voient.

« Où allons-nous ? interrogea Verschtaufen.

— En banlieue, répondit Huayna. Plus loin que l'autre fois, et sans propriétaires gênants. Il va falloir te tenir tranquille un moment.

— Dixit Duchard ?

— Et dixit moi. Indépendamment de tout ce que tu as pu faire pendant la guerre, tu es désormais directement responsable de plusieurs morts, dont quatre flics. S'ils te remettent la main dessus, ils ne te lâcheront pas, quitte à ce que tu crèves en prison. »

Après avoir louvoyé quelques minutes, quittant le quartier de l'agression, il obliqua vers la périphérie pour rejoindre les boulevards des maréchaux. Vingt minutes plus tard, quand ils s'engagèrent sur la nationale 6, ils avaient vu une dizaine de véhicules de police filant à toute allure, mais tous en sens inverse, et aucun ne s'était préoccupé d'eux, ce qui leur confirma que leur voiture n'était pas repérée.

Ils roulèrent jusqu'à un village de Seine-et-Marne, Combs-la-Ville, à la sortie duquel Huayna, pour avoir effectué le parcours la veille, retrouva sans difficulté un grand pavillon en meulière posé au milieu d'un demi-hectare de pelouse qu'entourait un mur bas — surmonté d'une grille en fer forgé peinte en noir et percé d'un portail assorti, lequel s'ouvrit à l'approche de la 404.

Une Lancia jaune était garée le long du trottoir, non loin de deux motos BMW identiques. Quand ils eurent franchi le portail, les arrivants en virent les battants se refermer et constatèrent qu'ils étaient manœuvrés par deux jeunes femmes coiffées et habillées de manière identique, que Verschtaufen reconnut aussitôt.

« Madeleine et Marie Colson, déclara-t-il en réponse à un coup d'œil interrogateur de Huayna. Autrefois, elles servaient de gardes du corps au bon docteur Lanerolles. Apparemment, elles ont repris du service chez quelqu'un d'autre. Pas de pouvoirs magiques à ma connaissance mais extrêmement dangereuses par ailleurs.

— Il n'y a qu'à les regarder bouger pour le savoir, dit le Bolivien. Je me demande ce qui est arrivé à celle qui a un bandage sur la joue.

— Je pense que nous n'allons pas tarder à l'apprendre, répondit l'ancien SS. Et je serais fort étonné que ça n'ait aucun rapport avec certains événements récents. »

Durant le trajet, Huayna l'avait informé des morts successives de Lanerolles et du cardinal Honorin. Il savait bien sûr déjà qu'étaient morts deux des quatre conspirateurs pour le compte desquels il avait conclu vingt ans plus tôt un pacte avec un démon, il l'avait senti, payant le lien mystique conservé avec eux par un malaise momentané. La première fois, cela lui avait coûté sa liberté. La seconde, il se trouvait

déjà en cellule, si bien qu'à part lui nul ne s'était rendu compte de rien. Deux étaient morts, oui, mais lesquels ? Curieusement, la réponse du Bolivien ne l'avait pas surpris.

Alors qu'ils descendaient de voiture, la porte du pavillon s'ouvrit, livrant le passage aux deux conspirateurs survivants.

« Eh bien, Heinrich, lança l'industriel Antoine Duchard. Allez-vous enfin être persuadé que nous sommes dans le même camp ?

— Et que vous pouvez nous faire confiance ? » ajouta Jane Camden, alias Lady Dunsmore et bien d'autres choses encore.

Je ne te faisais pas confiance à l'époque où nous tutoyions encore, ma chère Bertha, songea l'Allemand, tout en adressant à ses hôtes un sourire radieux, je ne vais pas commencer à présent que nous nous vouvoyons. Nous sommes dans le même camp, oui, tant que nos intérêts convergent et que je ne deviens pas trop gênant. L'un dans l'autre, je préfère que Huayna soit avec moi.

Le coup d'œil en arrière qu'il jeta d'instinct vers son fils adoptif lui révéla qu'ignorant les maîtres des lieux — le pavillon, il l'apprendrait plus tard, appartenait à Duchard —, le jeune Bolivien et les jumelles Colson avaient entamé la conversation.

Avec les yeux.